

Cahiers des Anneaux de la Mémoire

Europe • Afrique • Amériques

Revue annuelle publiée par

l'association Les Anneaux de la Mémoire de Nantes

avec le soutien
de la Ville de Nantes
et du Centre National du Livre

De l'Afrique à l'Extrême-Orient



Nantes 2006 n° 9

Directeur de la publication :

Yvon CHOTARD président des Anneaux de la Mémoire, Nantes

Directeur de rédaction :

Jean-Marc MASSEAUT Les Anneaux de la Mémoire, Nantes

Comité de rédaction :

Catherine COQUERY-VIDROVITCH historienne, professeur émérite, université de Paris

Abdoulaye Bara DIOP anthropologue, professeur émérite, université de Dakar

Roger BOTTE historien, CNRS-École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

Myriam COTTIAS historienne, CNRS-EHESS, université Antilles-Guyane

Olivier DOUVILLE psychanalyste, université de Paris

Augustin EMANE juriste, université de Nantes

Hubert GERBEAU historien, Université d'Aix-en-Provence

Philippe-Jean HESSE historien du Droit, professeur émérite, université de Nantes

Hugues LIBOREL-POCHOT psychanalyste, Toulouse

Éric SAUGERA historien, Nantes

Secrétariat de rédaction :

Carole REUX

Sylvie FIEVET

Estelle PIOU

Mathilde BOSSARD

Renaud DECHAMPS

Maquette :

RMPM - Rui Manuel MASCATE - Nantes

Édition :

LES ANNEAUX DE LA MEMOIRE

18 rue Scribe 44000 NANTES

tél : (33) 02 40 69 68 52

fax : (33) 02 40 69 89 81

<http://www.lesanneauxdelamemoire.com/>

ISSN 1280-4215

Sommaire

Avant-Propos	p. 5
Carte du Monde Atlantique.	p. 22-23
Carte du Monde de l'océan Indien.	p. 24-25
Carte du Monde de la mer d'Oman et l'océan Indien.	p. 26
Carte du Monde de l'Inde.	p. 27
Behnaz A. MIRZAI	
Le commerce des esclaves africains dans l'Iran du XIX ^e siècle	p. 29
Galia SABAR	
Une migration inachevée ? Réflexions sur la communauté africaine de travailleurs migrants en Israël, à la veille de sa disparition	p. 43
Thomas VERNET	
Les réseaux de traite de l'Afrique orientale : côte swahili, Comores et Nord-Ouest de Madagascar (vers 1500-1750)	p. 67
Fitzroy-André BAPTISTE	
Habshis au début du XIX ^e siècle. L'Afghanistan : une note de recherche	p. 109
Ivan Van Der BIESEN	
Interpénétrations culturelles et transition d'un système économique La diaspora de l'Afrique de l'Est et le Gujarat dans une perspective historico-anthropologique	p. 121
Sonia BOUKETO	
Les Habshis-Siddhis : une histoire en pointillés de la présence africaine en Inde	p. 151
Shihan de SILVA JAYASURIYA	
Afro-Sri Lankais : liens et racines	p. 171
Ineke VAN KESSEL	
Aux Indes néerlandaises : des Africains, agents de police, militaires, exilés et un prince	p. 189
Akiyo AMINAKA	
La place des Noirs dans les Nanban Byoubu Le potentiel des Nanban Byoubu comme documentation historique visuelle au Japon	p. 221
Clifford PEREIRA	
Les Africains de Bombay et la colonie de Freretown	p. 231
Gwyn Richard CAMPBELL	
Le commerce d'esclaves et la question d'une diaspora africaine dans le monde de l'océan Indien	p. 251
Jacques CHÉREL	
Esclavage, traite cachée et mémoire à Mayotte	p. 293
Max GUÉROUT	
Le navire négrier L'Utile et la traite française aux Mascareignes	p. 315
Nigel WORDEN	
L'esclavagisme dans l'océan Indien et ses conséquences dans la colonie du Cap	p. 331

Objectifs de la revue

En publiant des travaux venus de divers horizons culturels et de plusieurs disciplines, les Cahiers des Anneaux de la Mémoire, revue annuelle éditée par les Anneaux de la Mémoire de Nantes, poursuivent un double objectif :

Permettre aux historiens de construire une mémoire universelle et scientifique :

- par la collecte et la diffusion de travaux sur la traite atlantique,
- par l'encouragement à la recherche sur d'autres circuits de traite, terrestres et maritimes,
- par l'étude de la construction et de l'évolution des systèmes esclavagistes,
- et plus généralement en favorisant les débats sur ces sujets et ceux qui s'y rapportent.

Contribuer à la prise de conscience de tous les héritages que l'histoire de l'esclavage et de la colonisation nous a légués :

- en s'interrogeant sur les modèles et les institutions nées de ces confrontations,
- en prenant la mesure de la part du passé dans la construction de nos repères culturels,
- en explorant les traces de ces traumatismes collectifs dans la mémoire psychique et les dynamiques des constructions identitaires.

Les Cahiers des Anneaux de la Mémoire souhaitent favoriser le dialogue entre nos diverses cultures et contribuer à combattre tous les apartheides en se faisant aussi l'écho des activités intellectuelles et artistiques qui poursuivent le même but.

Avant-propos

Le monde atlantique s'est construit par le transport maritime et c'est par les voies maritimes que la main-d'œuvre, esclaves ou émigrants, fut transportée de gré ou de force.

C'est ce processus identique de construction du monde de l'océan Indien que le numéro 9 des Cahiers des Anneaux de la Mémoire propose de décrire aujourd'hui. La navigation maritime sur l'océan Indien est bien antérieure à la navigation transatlantique et on circula très tôt entre l'Afrique orientale et l'Extrême-Orient en pratiquant la navigation côtière et parfois transocéanique sur les catamarans de Polynésie, les jonques de Chine, les daous (dhows en anglais) ou boutres arabes, et plus tard les galions et frégates d'Europe.

Dans un précédent numéro des Cahiers des Anneaux de la Mémoire intitulé « océan Indien », (n° 2, année 2000), nous avons publié des articles de chercheurs francophones qui ont travaillé sur l'esclavage dans les colonies françaises du Sud-Ouest de l'océan Indien, les îles Mascareignes aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ce numéro 9 n'est pas un simple supplément à un précédent numéro des Cahiers, mais c'est une précieuse contribution à la connaissance et à la réflexion sur ce que furent les systèmes esclavagistes dans tout le monde de l'océan Indien et dans le temps.

Pour réaliser cette nouvelle parution, nous avons bénéficié de la collaboration de chercheurs, anglophones pour l'essentiel, rassemblés dans le laboratoire TADIA (la diaspora africaine en Asie) qui ont tenu un important colloque à Goa en janvier 2006.

Ces chercheurs ont non seulement bien voulu nous permettre de publier leurs articles, mais ont également pris la peine de les faire traduire avant de nous les remettre, offrant ainsi une aide précieuse à la publication de ces Cahiers et permettant de mieux faire connaître leurs travaux à nos lecteurs. Qu'ils en soient doublement remerciés.

Nous tenons aussi à remercier tout particulièrement madame Shihan de SILVA JAYASURIYA, professeur chercheur au King's College de l'université de Londres, ainsi que Jean-Pierre ANGENOT, professeur à l'université de Goa. Ils ont su mobiliser leurs collègues et permettre la réalisation de ce numéro dans la tradition des Cahiers qui sont toujours le résultat d'un travail collectif et solidaire.

Ces deux amis ont bien voulu écrire la présentation des auteurs qu'ils nous ont proposés, laissons leur la parole.

Les Africains d'Asie, une diaspora occultée

La migration africaine orientale à travers la mer Rouge et l'océan Indien est un phénomène beaucoup plus ancien que ne l'est son équivalent transatlantique. Néanmoins, le nombre de travaux spécialisés consacrés à la migration vers l'Occident l'emporte de loin sur ceux consacrés à la migration par delà la mer Rouge vers l'océan Indien. La diaspora africaine vers l'Est a été virtuellement méconnue pendant très longtemps. Peut-être que le haut degré d'assimilation parmi les sociétés d'accueil explique partiellement cette différence. Les populations qui se maintiennent comme des groupes ethniques séparés sont en général marginalisées bien que, dans certains cas, des mesures soient prises pour atténuer leur statut de défavorisées. C'est ainsi que Gayatri Chakravorty Spivak¹ s'est posé la question : « L'être subalterne peut-il s'exprimer ? » Il suggère que la diaspora vers l'Occident a été plus visible parce qu'elle a été exposée à un contexte occidental. Il serait intéressant d'étudier le niveau d'acceptation ou de rejet par les sociétés d'accueil, ainsi que les métiers pratiqués par les membres de la diaspora, afin de comparer les deux types de diaspora². Les esclaves étaient parfois contraints de se convertir à l'islam ou au christianisme à bord des bateaux qui cinglaient d'Afrique vers les ports asiatiques. Une fois convertis, ils renonçaient à leur nom en faveur de noms arabes ou occidentaux. C'est ce qui explique le manque d'informations sur les lieux d'origine des esclaves.

Par ailleurs, les esclavagistes ne se souciaient pas de l'origine ethnique des esclaves. Ils se contentaient de faire du commerce avec des chargements humains. Puisque la documentation est insuffisante, il est important de prendre en considération les traditions orales et de trier ces informations afin d'en extraire les données susceptibles d'être confrontées aux données historiques établies et remettre ainsi les pièces du puzzle à leur place.

Le concept de la diaspora africaine est fondé sur une triple relation entre des Africains et leurs descendants, la terre d'origine

1 Chakravorty Spivak G., « Can the Subaltern Speak? », dans *Marxism and the Interpretation of Culture*, Nelson & Grosberg, L éd., Londres, 1998, Macmillan, p. 271-313.

2 De Silva Jayasuriya S., « Trading on a Thalassic Network ». Conférence internationale « Issues of Memory: Coming to Terms with the Slave Trade and Slavery », Unesco, Paris, 3-5 Décembre 2004.

africaine, et une terre d'accueil à l'étranger. Bien que les migrants africains vers l'Asie aient dû s'adapter dans des régions d'Asie devenues leurs nouvelles patries, ils partagent souvent des mémoires collectives et des mythes au sujet d'une Afrique qu'ils considèrent comme la terre d'origine de leurs ancêtres. La plupart des migrations ont été contraintes par le trafic négrier et la réduction à l'esclavage de telle sorte que les membres de la diaspora afro-asiatique ont été le plus souvent des victimes.

Bien qu'il y ait eu des migrations volontaires, l'esclavage a déplacé de force des millions d'Africains vers de nouveaux continents d'où ceux qui survivaient aux périls du voyage ne revenaient jamais. L'esclavage des temps modernes s'est transformé progressivement en se fondant sur ce que Du Bois³ a dénommé la « caste raciale ». Il fut la base d'un nouveau système industriel, différent de l'esclavage d'autrefois. Les Européens ont pratiqué ce trafic de 1450 à 1850. En revanche la migration orientale a duré beaucoup plus longtemps que la traite transatlantique, et les spécialistes considèrent qu'il y eut plus d'Africains déplacés vers l'Est que vers l'Ouest. Austen⁴, par exemple, estime qu'il est probable que le nombre d'esclaves africains amenés en Orient au cours des siècles a surpassé de dix à douze millions celui des esclaves qui ont traversé l'Atlantique. Entre 1500 et 1850, de onze à douze millions d'esclaves africains auraient été transportés vers les Amériques. Par contre, Davis⁵ rappelle qu'un spécialiste français, Raymond Mauny, calcule qu'au moins quatorze millions d'esclaves africains auraient été exportés entre l'an 600 et 1800 vers les régions musulmanes, d'Espagne jusqu'en Inde.

À l'époque préislamique, des Africains noirs ont migré vers l'Asie occidentale. D'autres ont également conquis des territoires en Asie. Au IV^e siècle, des armées éthiopiennes ont envahi et occupé le Sud de l'Arabie, de 335 à 370 après J.-C. L'Éthiopie a de nouveau envahi le Yémen deux siècles plus tard, en 524 après J.-C. En 532, Abraha, un général éthiopien qui avait dirigé l'invasion du Yémen, s'empara du trône de l'Arabie du Sud, avec l'appui de

3 Du Bois W. E. B., *The Negro*, Oxford University Press, Londres, 1915.

4 Austen R., « The 19th century Islamic Slave Trade from East Africa (Swahili and Red Sea Coasts): A Tentative Census », dans *The Economics of the Indian Ocean Slave Trade*, Frank Cass, Londres, 1989.

5 Davis D. B., *Challenging the Boundaries of Slavery*, Harvard University Press, 2003, p. 10.

soldats éthiopiens qui cherchaient à s'installer au Yémen. Les successeurs d'Abraha furent les fils qu'il eut d'une femme yéménite. À l'époque du prophète Mahomet, La Mecque dépendait d'armées de mercenaires qui comportaient des Éthiopiens, d'autres Africains sub-sahariens et des Arabes nomades, pour assurer la protection des routes caravanières et pour escorter les familles prospères de la ville.

Entre les VIII^e et IX^e siècles, un certain nombre d'Africains de langue bantou, que les Arabes appelaient des zanj (d'où le nom de Zanzibar en Afrique de l'Est) furent amenés en Irak pour y travailler dans des marais salants. À cette époque, c'est l'Irak qui possédait la plus grande concentration d'esclaves noirs. Il s'ensuivit une série de révoltes dont la plus longue s'étendit de 867 à 883 après J.-C. Au cours de cette rébellion zanj, des esclaves bantous, soudanais, nubien et aussi locaux s'organisèrent au point de former une grande armée qui occupa plusieurs villes irakiennes⁶. Les talents militaires des Africains au cours de la rébellion zanj ont éveillé l'intérêt des potentats arabes pour le recrutement de soldats africains.

Pendant l'époque médiévale, des Africains ont continué à affluer comme esclaves dans l'Asie musulmane. La législation islamique interdit la mise en esclavage de musulmans, de telle sorte que les enfants nés d'un maître musulman et d'une femme esclave étaient considérés comme libres. C'est pourquoi les Arabes durent rechercher des esclaves dans les régions non musulmanes d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Des esclaves ont travaillé en Arabie comme musiciens, domestiques, eunuques de palais, artisans et soldats. Quelques eunuques et soldats africains ont même acquis une influence politique considérable dans le monde arabe et en Inde. Au XVI^e siècle, quand les Maures ont brusquement interrompu leur commerce avec les empires africains, ces contrées ont subi des bouleversements et des guerres intestines. Lorsque les Européens trafiquants d'esclaves arrivèrent en Afrique, ils ont trouvé des empires en déclin, surpeuplés et subissant de fortes migrations comme dans le bassin du Congo. Les Européens ont accru considérablement la demande d'esclaves et les êtres humains sont devenus l'article commercial

6 Talib Y. et Samir F., *The African Diaspora in Asia*, Unesco General History of Africa, éd. M El Fasi, 1988, vol. 3, p. 726-728.

7 Du Bois, W. E. B., *op. cit.*

8 *Ibid.*

le plus prisé d'Afrique⁷. Du Bois⁸ estime qu'en Afrique de l'Est, en 1862, 19 000 esclaves ont été amenés à Zanzibar et, de là, en Arabie et en Perse. Il ajoute que, vers 1880, 3 000 esclaves étaient encore transportés chaque année sur cette route du Moyen-Orient jusqu'à la fin de ce trafic au début du XX^e siècle. Les Portugais emmenèrent des cargaisons de captifs africains à destination du golfe Persique, de l'Inde, de la Chine et du Japon. Quant aux Hollandais, ils ont transporté des Africains jusqu'en Inde et en Indonésie, les Français ont transporté aussi des Africains en Inde et dans les Mascareignes, et les Britanniques en ont transporté en Inde, dans l'île Maurice, au Sri Lanka et en Chine.

9 Tadmor U. et Gil D., communication personnelle, 2003.

Dans son article intitulé « La traite des esclaves africains dans l'Iran du XIX^e siècle », Behnaz MIRZAI de l'université Brock à St. Catharines, Ontario, Canada, se penche sur la question des esclaves africains qui, pour la plupart, sont venus en Iran à partir d'Afrique de l'Est et du Nord-Est. Le débarquement et la vente des esclaves se concentraient surtout sur la côte méridionale de l'Iran en raison de sa proximité et des contacts avec le golfe Persique et l'océan Indien. Une fois convertis, les esclaves cessaient de l'être et étaient intégrés aux familles iraniennes. La dispersion géographique de la population esclave ainsi que la nature des tâches qu'ils exerçaient ont varié en fonction des nécessités économiques. La littérature perse a montré la diversité ethnique des esclaves et ils étaient classés selon leurs origines religieuses ou géographiques.

L'article de Galia SABAR de l'université de Tel-Aviv en Israël, qui est le résultat d'enquêtes réalisées auprès de centaines d'Africains, étudie la croissance et le démantèlement de la diaspora africaine sub-saharienne en Israël entre les années 1980 et 2004. Son article étudie les associations de migrants, et plus particulièrement les églises africaines initiées. Cette analyse révèle deux choses. Elle décrit tout d'abord le capital socio-économique accumulé au sein des diverses organisations africaines, et aussi les organisations militantes religieuses créées par les migrants eux-mêmes. Il en ressort que les associations de migrants constituent des instruments importants dans le processus d'entraide et d'intégration. On peut penser que ces associations permettent non seulement de négocier l'adhésion et la participation à la société d'accueil, mais qu'elles fournissent aussi le moyen de garantir la survie physique et psychologique des membres de ces associations.

Cette étude s'intéresse aux paysans noirs chrétiens de l'Afrique sub-saharienne qui se sont établis en Israël au cours des vingt-cinq dernières années. Elle ne concerne pas les autres groupes d'Africains vivant en Israël. Il y en existe en effet plusieurs catégories⁹. Un nombre limité d'esclaves soudanais et nubien ont été amenés autrefois en Palestine. D'autres ont émigré volontairement et ont formé leurs propres villages. Durant le mandat britannique beaucoup d'entre eux ont travaillé comme domestiques, gardes ou petits vendeurs. Un grand nombre de leurs descendants vivent encore en Israël et en Palestine et se sont intégrés à différentes communautés. Ils parlent l'arabe palestinien et se marient avec les Arabes.

10 Badalkhan S., « On the Presence of African Musical Culture in Coastal Balochistan », actes de la conférence internationale « Cultural Exchange and Transformation in the Indian Ocean World » Los Angeles: UCLA, 5-6 avril 2002.

Des Falashas (juifs éthiopiens) sont installés en Israël depuis le début du XX^e siècle, mais la majorité de ceux qui y résident aujourd'hui ont émigré dans les années 1980. Ils furent d'abord appelés Falashas, mais ce terme a cessé d'être utilisé à cause de sa connotation péjorative. Il existe aussi une communauté d'Éthiopiens chrétiens installés à Jérusalem depuis le XIX^e siècle. On y trouve aujourd'hui une rue appelée « rue Éthiopie », qui s'appelait autrefois « rue des Éthiopiens », ainsi que plusieurs églises et monastères éthiopiens. Ces Éthiopiens chrétiens qui se disent descendants de juifs sont appelés Falashmuras et sont pour la plupart des immigrants récents. Leur statut actuel est ambigu dans la mesure où certaines autorités les reconnaissent comme juifs mais d'autres pas. Il existe aussi ceux qui s'autoproclament les « Hébreux noirs » et qui constituent une communauté qui a immigré des États-Unis vers Israël dans les années 1970. Ils s'estiment être les « juifs originels ». La plupart d'entre eux sont venus en Israël comme touristes et sont restés sur place après l'expiration de leurs visas touristiques. En juillet 2003 le gouvernement israélien a toutefois consenti à leur accorder le statut de résidents permanents et il y a actuellement plusieurs milliers d'Hébreux noirs qui vivent pour la plupart dans la ville de Dimona dans le Sud du pays.

L'article de Thomas VERNET, de l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne, s'intitule « Les réseaux de traite de l'Afrique orientale : côte swahili, Comores et Nors-Ouest et Madagascar (vers 1500-1750). » Il réévalue l'esclavage et la traite négrière sur la côte swahilie. Des études antérieures avaient établi que le trafic n'avait existé sur cette côte que depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle. Thomas VERNET montre à travers des écrits portugais et en dépouillant les archives de l'Estado da Índia que des réseaux de trafic esclavagiste ont existé sur le littoral est-africain dès le début du XVI^e siècle.

Bien que des esclaves aient été exportés à partir des zones côtières est-africaines par la voie maritime, les esclaves n'étaient pas

11 De Silva Jayasuriya S. et Pankhurst R., « On the African Diaspora in the Indian Ocean », dans *The African Diaspora in the Indian Ocean*, éd. S. de Silva Jayasuriya et Pankhurst R., New Jersey, Africa World Press, 2003.

12 VOC\OB 1548, Surat diary, 5 janvier 1693, fo 386.

13 Barendse R. J., *The Arabian Seas 1640-1700*, Research School, Leiden University, et International Institute of Asian Studies, Leiden, 1998.

toujours originaires de la côte. À la suite des guerres inter-africaines, de nombreux esclaves étaient capturés à l'intérieur du continent et acheminés vers les ports. Au XVII^e siècle, le trafic annuel de Madagascar vers la côte swahilie est estimé à environ deux ou trois mille esclaves. C'est sur la côte swahilie que les Portugais achetaient des esclaves pour satisfaire leurs besoins de main-d'œuvre dans leurs possessions africaines et indiennes. Mais il semble aussi qu'un système de production agricole basé sur l'esclavage ait existé durant la seconde moitié du XVI^e siècle au Moyen-Orient. Après 1650, Oman est devenu le plus important partenaire commercial des ports swahilis, spécialement dans l'archipel de Lamu. Des esclaves étaient envoyés pour travailler dans les plantations d'Oman et les Omanais ont pratiqué la traite à partir de la côte swahilie et de Yao pendant les premières décennies du XVIII^e siècle.

Au Pakistan, on estime qu'il y a environ un million et demi d'Afro-Pakistanaïes dans le Makran, le Baluchistan et le Sindh. Badalkhan¹⁰ attire l'attention sur le rôle important que la côte de Makran a joué sur le trafic maritime parmi les peuples de l'Asie méridionale, du Moyen-Orient, de l'Asie centrale et du continent africain. Les Arabes d'Oman qui s'étaient établis le long de la côte de Makran ont été d'importants marchands négriers. Le Makran ne faisait pas partie du sultanat d'Oman mais se trouvait sur le circuit Bombay-Mascate-Afrique de l'Est. Comme le Makran était une escale pour les navires emmenant des esclaves vers d'autres destinations en Asie du Sud, il semble qu'une partie d'entre eux ait aussi alimenté la demande locale. On estime que, dans cette région, près de 30 % d'une population d'un million de personnes aujourd'hui a une ascendance esclave. Ce sont les Balouches d'origine africaine qui sont connus sous les noms de Gulam (esclave), Dada (noir) ou Shidi (noir). De même qu'à Karachi on appelle syah (noir) ou makrani ces émigrés d'origine africaine venus de la côte de Makran à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. La majorité des Balouches d'origine africaine ont été

14 AHU, India, Cx 34, 99, « Statement of Frey Caetano de S^o Miquel », Geleynssn 133, 24 mars 1641 ; voir aussi pour l'exemple VOC\OB 1224, 16 Mars 1657, fo 316.

15 Pankhurst R., « The Ethiopian Diaspora to India: The Role of Habshis and Sidis from Medieval Times to the End of the Eighteenth Century », dans *The African Diaspora in the Indian Ocean*, De Silva Jayasuriya, S. et Pankhurst R., New Jersey: Africa World Press, 2003.

16 Harris, J., *The African Presence in Asia*, Evanston, Illinois, 1971.

employés comme marins dans le Makran et dans les pays voisins.

Fitzroy-André BAPTISTE de l'université des West Indies à Mona en Jamaïque, dans son article « Habshis au début du XIX^e siècle. L'Afghanistan : une note de recherche », présente des données susceptibles de combler une lacune concernant la présence africaine en Afghanistan. Ces données ont été extraites d'un ouvrage en deux volumes intitulé *An Account of the Kingdom of Caubul* écrit par l'honorable Mounstuart Elphinstone. La première édition date de 1815 et fut écrite à la suite d'une visite officielle d'Elphinstone en Afghanistan. Celui-ci était un important fonctionnaire de l'empire britannique en Inde ainsi qu'un historien du sous-continent indien. Une deuxième puis une troisième édition de cet ouvrage furent publiées en 1819 et en 1839, et enfin en 1972 à Karachi, au Pakistan. Sir Olaf Caroe a écrit l'introduction de cette dernière édition publiée par les éditions Oxford University Press et The Oxford in Asia Historical Reprints. Ce livre nous informe non seulement de la présence de Habshis à la cour et dans le palais royal mais aussi sur l'existence d'un trafic d'esclaves africains en Afghanistan à partir des frontières iranienne et indo-paquistanaise.

L'histoire médiévale et moderne de l'Inde mentionne à peine le rôle important que les Siddis ont exercé en s'organisant, en ménageant des alliances et en contribuant au développement de royaumes indiens. Une histoire complète des migrations africaines en Inde est un important sujet de recherches à venir. Il y a eu à la fois une migration volontaire et une migration forcée des Africains vers l'Inde, mais l'esclavage a été le principal mécanisme par lequel la plupart ont été déplacés de leur pays d'origine vers ces terres lointaines¹⁷. La migration forcée des Africains vers l'Inde a pris plus d'ampleur au VI^e siècle quand les Arabes sont devenus les maîtres de l'océan Indien et qu'ils ont développé leur commerce vers Asie. Un nombre significatif d'esclaves sont arrivés au Nord de l'Inde après l'expansion de l'islam

17 Machado P., « A Forgotten Corner of the Indian Ocean: Gujarati Merchants, Portuguese India and the Mozambique Slave Trade, c. 1730-1830 », dans *The Structure of Slaves in the Indian Ocean, Africa and Asia*, G. Campbell, Londres, 2004.

18 Da Fonseca Jose Nicolau, *An Historical and Archaeological Sketch of the city of Goa*, réimp.en 1994 par l'Asia Educational Services, New Delhi, [1878].

19 Shirodkar P. P., « Bund of Siddi Bastian in North Canara », dans *Researchers in Indo-Portuguese History*, P. P. Shirodkar, Jaipur Publication Scheme, vol. 2, 1998, p. 205-220.

20 Recensement de la présidence de Bombay datant du 21 février 1872, publié par Government Central Press, Bombay, 1875-1876.

à la fin du X^e siècle. Des Abyssins captifs étaient soldats, concubines et eunuques dans l'Inde musulmane. Un trafic négrier à partir des ports de la côte swahilie et de la mer Rouge vers les marchés musulmans d'Arabie, du golfe Persique et de l'Inde existait avant que les puissances européennes ne viennent dominer la navigation dans les eaux de l'océan Indien. Pendant le règne des rois Silhara du Konkan (810-1260), il y a eu des exemples d'expéditions d'esclaves de Sofala en Afrique de l'Est vers les ports de Thana en Inde occidentale. Dans certains endroits du littoral indien, le nombre d'esclaves étrangers importés était supérieur à celui des esclaves indiens de naissance. Les esclaves africains se trouvaient, bien sûr, exclus du système de parenté. Des esclaves africains ont aidé les aventuriers portugais en Inde à piloter leurs bateaux au cours du long voyage de l'Afrique vers l'Inde. Ils ont aussi aidé les Portugais à bâtir des forteresses et des comptoirs. En 1660, il n'y avait pas moins de six cents africains à Daman au Nord-Ouest de l'Inde, notamment au service des nobles et des religieux dans les monastères. En 1693, une bande de Siddhis n'hésitèrent pas à menacer d'incendier complètement Surat, dans la même région, en raison de l'incarcération par les autorités de Surat d'un Siddi à la suite d'une rixe¹². Barendse¹³ estime que les esclaves étaient mieux traités sous la juridiction islamique que sous la loi chrétienne. Les esclaves s'évadaient souvent en cas d'abus. Les villes de Diu et de Goa étaient entourées d'enclaves peuplées d'esclaves fugitifs. Quand les Britanniques arrivèrent en Inde, ils découvrirent que les esclaves constituaient une marchandise intéressante à la fois pour le marché domestique et pour les marchés extérieurs. La côte occidentale de l'Inde, en raison de sa proximité avec l'Afrique, l'Arabie et le littoral de la mer Rouge, a servi de plateforme pour l'importation d'esclaves africains. Les Arabes, quant à eux, ont amené de nombreux esclaves dans les États de Kutch, Kathiawar, Porbandar et de Sind, ainsi qu'à Bombay¹⁴.

Entre les XIV^e et XIX^e siècles, certains Africains ont joué un rôle de premier plan sur l'arène politique dans différentes régions de

21 Braudel F., La Méditerranée à l'époque de Philippe II, 3 vol. Paris, 1949.

22 De Silva Jayasuriya S., The Portuguese Identity of the Afro-Sri Lankans, LUSOTOPIE, Paris, 2005.

23 De Silva Jayasuriya S., « Les Cafres de Ceylan : le chaînon portugais », dans Cahiers des Anneaux de la Mémoire, n° 3, Nantes, 2001, p. 229-253.

24 De Silva Jayasuriya S., « Les femmes et l'esclavage au Sri Lanka », dans Cahiers des Anneaux de la Mémoire, n° 5, Nantes, 2003, p. 99-122.

l'Inde. Ibn Batuta, le voyageur marocain qui a visité l'Inde entre 1333 et 1343, a mentionné que le gouverneur d'Alahapur, Badr, était un esclave abyssin du Rajah de Dholpur, au Nord de l'Inde. Des Africains ont aussi exercé le pouvoir en Inde orientale. Le potentat du Bengale, le sultan Rukn al-Din Barbak Shah (1460-1481), qui possédait huit mille esclaves africains, a élevé certains d'entre eux au plus haut rang. Le petit-fils de Barbak Shah, Siknder II, fut déposé en 1481 après un règne de quelques mois à peine. Son successeur, Jalal-ud-din Fath Shah (1481-1486), a essayé de contrôler le pouvoir des Habshis mais ceux-ci conspirèrent contre lui et le tuèrent en 1486 sous le commandement du chef eunuque Sultan Shahzada qui s'empara du trône du Bengale¹⁵. Il n'y eut pas, cependant, de pouvoir habshi unifié. Indil Khan, un chef militaire habshi, vengea la mort de son maître en assassinant Shahzada. Indil Khan monta alors sur le trône et prit le nom de Saif-ud-din-Firuz, à la suite de la pression exercée par la veuve de Jalal-ud-din et par les courtisans de Gaur, la capitale du Bengale.

Pendant environ trois siècles, les Siddhis ont contrôlé l'île de Janjira, au sud de Bombay, dans le Maharashtra occidental. Il s'agissait d'une importante base de commerce avec l'intérieur de l'Inde. Les Siddhis ont été les maîtres incontestés de la côte du Konkan de 1601 à 1870, jusqu'à ce qu'ils soient finalement soumis au pouvoir britannique. Le Siddhi le plus célèbre de l'histoire de l'Inde est Malik Ambar qui a défait l'armée du Mogol et devint le vizir qui gouverna le Deccan occidental depuis Aurangabad, de 1600 à 1621¹⁶. Il est renommé pour les grands travaux qu'il a entrepris (mosquées, palais, écoles, tombeaux, systèmes d'aqueduc) ainsi que pour ses exploits militaires et ses réalisations administratives.

Des esclaves africains ont été importés en Inde à partir du XVI^e siècle par les Européens qui se sont établis dans différents comptoirs du littoral. Les Portugais qui ont exercé un contrôle politique et économique sur une partie de la côte occidentale de l'Inde, comme le Konkan, ont amené des esclaves d'Afrique orientale à partir des années 1530 jusqu'en 1740. Le gouverneur de Daman, pendant l'occupation portugaise en 1530, était un chef habshi, Sayf al-Mulk Miftah. Quatre mille Habshis étaient enrôlés dans ses troupes. Des commerçants

25 Forbes A. et Ali F., *The Maldive Islands and their Historical Links with the Coast of Eastern Africa*, Kenya Past and Present, n° 2, 1980, p. 15-20.

26 Compte rendu d'un recensement de population effectué en 1947 en Malaisie et dans la colonie de Singapour.

indiens du Gujarat installés sur l'île de Mozambique et qui possédaient un petit nombre d'esclaves, ont aussi importé quelques esclaves dans les enclaves portugaises de Diu et de Daman vers 1730¹⁷. François Pyrard de Laval qui a visité Goa, la capitale administrative de l'Estado da India, au début du XVII^e siècle, a noté que des esclaves africains y travaillaient pour le compte des Portugais. Ils étaient cependant traités avec dureté, ce qui les incitait à s'enfuir dans les États indiens musulmans où leurs talents et leurs compétences étaient davantage appréciés.

En 1724, le prince de la dynastie des Nizams Asafiya de Hyderabad entretenait une garde royale de soldats qui étaient des esclaves africains et qui distraient leurs maîtres avec des chants et des danses africains. Les descendants des gardes de la cavalerie africaine du dernier Nizam, qui vivent aujourd'hui à Hyderabad, se nomment Chaush, un terme qui vient du vocabulaire militaire ottoman. En 1811, le gouvernement colonial britannique s'engagea à abolir l'esclavage dans l'empire. L'abolition définitive de l'esclavage dans l'Inde britannique ne date cependant que de 1838. En 1851, il y avait encore six cent quatre-vingt-seize Africains à Goa qui vivaient sous l'autorité portugaise¹⁸. Dans le cadre du plus grand soulèvement qui eut lieu à travers l'Inde en 1857 contre le pouvoir des Anglais, un Siddi du nom de Bastian dirigea une troupe de rebelles qui incluait à la fois des Siddis et des Indiens du Karnataka et qui a sévi dans les alentours de Supa dans le district de l'Uttara Kannada. Ils ravagèrent, pillèrent et incendièrent la région frontalière de Goa jusqu'en 1859¹⁹. On a recensé quatre-vingt-dix Abyssins qui vivaient à Oude en 1871 et 1872, ainsi que 3550 Africains dans la principauté de Bombay à la même époque²⁰. Le nombre d'Afro indiens en Inde est actuellement évalué à plus de cinquante mille âmes avec les plus grandes concentrations situées dans les États de Karnataka, Gujarat et Andhra Pradesh. Il existe de plus petites communautés dans le Maharashtra, Madhya Pradesh, Tamil Nadu et Uttar Pradesh. De nouvelles recherches de terrain devraient révéler l'existence de communautés siddies oubliées, ce qui permettrait de recalculer le nombre exact d'Afro-Indiens.

Dans son article intitulé « Interpénétrations culturelles et transition d'un système économique, La diaspora de l'Afrique de l'Est et le Gujarat dans une perspective historico-anthropologique », Ivan Van der BIESEN, de l'université catholique de Louvain en Belgique, considère que l'océan Indien peut être considéré comme une sphère économique

27 Mendes Corea, A. A., *Timor Portuguese: Contribuições para o seu estado antropológico*, Imprensa Nacional de Lisboa, 1994, p. 192.

et culturelle, une « économie-monde » selon la définition de l'historien français Fernand Braudel qui décrit la Méditerranée²¹ comme une « économie-monde ». Van der BIESEN soutient que les règles que Braudel applique à la Méditerranée valent aussi pour l'océan Indien.

Sonia BOUKETO, de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris, décrit dans son article intitulé « Les Habshis-Siddhis : une histoire en pointillés de la présence africaine en Inde » comment les Portugais débarqués sur la côte Ouest indienne et établis à Goa depuis 1510 ont « importé » de la main-d'œuvre servile d'Afrique, notamment de Guinée et du Mozambique. Les esclaves n'étaient pas destinés aux seuls Portugais et étaient revendus aux princes indiens. Dans cet article, Sonia BOUKETO nous décrit d'abord l'histoire de la venue d'esclaves africains dans cette région. Elle nous fait part ensuite de la spécificité des Siddhis du Karnataka qui, contrairement aux autres descendants d'origines africaines en Inde, sont hindous, musulmans et chrétiens. Elle aborde enfin les questions liées à l'identité contemporaine des Siddhis.

Shihan de SILVIA JAYASURYA, de l'université de Londres, décrit la migration africaine au Sri Lanka dans son article intitulé « Afro-Sri lankais : liens et racines ». Des esclaves africains ont été achetés par les Portugais, les Hollandais et les Britanniques pour aider à réaliser leurs entreprises coloniales. Les Afro-Sri lankais se sont rapidement intégrés dans le Sri Lanka post-colonial et leurs descendants ont été progressivement absorbés par la population locale à la suite de mariages inter-ethniques. Ana Miseliya, une octogénaire qui vit dans la plus importante des communautés afro-sri lankaises, explique que de tels mariages amènent les descendants d'Africains à perdre leurs cheveux crépus.²²⁻²³⁻²⁴

Des esclaves africains ont été amenés par les dhows arabes dans les îles Maldives voisines jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Ces esclaves africains ont épousé des femmes indigènes. Ils travaillaient principalement comme raveris ou cueilleurs de noix de coco. Le trafic négrier a décliné au début du XIX^e siècle. En 1834, deux lieutenants de la marine britannique qui ont visité Male aux Maldives, ont fait l'observation suivante: « Sur la base des informations que nous avons été capables de recueillir, il semble que les navires de Mascate ne se rendent pas souvent dans cet endroit, mais quand ils le font, ils apportent généralement un chargement d'esclaves. Il y a cinq ans, ils sont venus et ont vendu environ vingt-cinq garçons, à un prix moyen de quatre-vingts roupies chacun. » Quand Ibn Batuta a visité les Maldives en 1346, il observa « un ermitage situé à l'extrémité de l'île de Male et fondé par le vertueux cheikh Najib ». Forbes et Ali²⁵ notent qu'il s'agit d'une claire référence au Habshigefanu Magan ou « lieu de pèlerinage du dignitaire africain », un mémorial édifié en l'honneur d'un certain cheik Najib qui, à en croire les Maldiviens, aurait circulé à travers l'archipel des Maldives pour y diffuser l'islam avant de mourir dans l'île de Karendu à Fadiffolu Atoll.

Enfin, un petit nombre de Noirs a été signalé dans un rapport de recensement en Malaisie et dans la colonie de Singapour dans la première moitié du XX^e siècle. On a comptabilisé dix-huit Noirs en 1921, quatorze en 1931 et six en 1947²⁶.

Les Portugais ont construit à Elmina en 1482 le premier fort lié au trafic négrier de la Côte d'Or (aujourd'hui le Ghana) et ils ont ensuite étendu leur trafic jusqu'aux côtes de l'Afrique orientale. L'article d'Ineke Van KESSEL du Centre d'Études africaines de Leiden aux Pays-Bas, intitulé « Aux Indes néerlandaises : des Africains agents de police, militaires, exilés et un prince » décrit la présence d'Africains dans ce que l'on appelait les Indes orientales. Les Hollandais ont recruté des Ghanéens pour servir comme soldats, rémunérés et installés en Indonésie, et prirent leurs dispositions pour permettre le retour des Ghanéens à Elmina après leur mise à la retraite. Pendant la première phase de ce recrutement africain, la plupart des soldats retraités choisirent de retourner dans leur pays natal, mais par la suite, avec l'augmentation du nombre d'Africains dans les Indes orientales, beaucoup choisirent de vivre leur retraite auprès de leurs familles afro-indonésiennes tout en maintenant d'étroits contacts avec leurs compagnons africains d'Indonésie. Ces soldats africains ont assumé

une identité européenne et sont connus sous le nom de « Hollandais noirs » (*blanda hitam* en langue *bahasa* d'Indonésie). En Indonésie, les Hollandais noirs sont généralement considérés comme Européens. Vers 1915, il n'y avait plus de soldats africains au service de l'armée hollandaise des Indes orientales mais seulement des soldats vétérans installés dans des villes indonésiennes. Ineke Van KESSEL attire l'attention sur le cas d'Indonésiens dont les tests ADN ont révélé leur ascendance africaine. Plus à l'Est, à Timor, des Africains ont été signalés jusqu'à une époque récente. On y a recensé trois cent quatre africains en 1919, cent un en 1927, trente en 1930, cent cinquante-sept en 1936 et cinquante-quatre en 1956²⁷. Des hommes célibataires et des eunuques africains ont contribué au taux de natalité peu élevé des communautés afro-asiatiques. Par ailleurs, beaucoup de femmes africaines ont été des concubines et ont engendré des Afro-Asiatiques génétiquement hybrides. Les statistiques des recensements officiels peuvent ne pas représenter la réalité de la population d'ascendance africaine dans la mesure où un bon nombre de personnes ne seraient pas citées dans les relevés. En outre, en cas d'exogamie, l'origine ethnique est difficile à identifier. Au Sri Lanka, par exemple, l'enfant assume l'ethnie de son père dans les recensements officiels.

Akiyo AMINAKA, du collège Tsuda à l'université de Tokyo au Japon, dans son article intitulé « La place des Noirs dans les Nanban Byoubu Le potentiel des Nanban Byoubu comme documentation historique visuelle au Japon » montre que les peintures japonaises sur tissu de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e constituent un matériel historique précieux. Elles sont particulièrement importantes quand elles représentent des événements tels que la traite. Dans le contexte des études africaines, elles ont une grande valeur en raison de leur reproduction de scènes d'Africains captifs de Portugais. Elles attirent aussi l'attention sur les dessins de vêtements de style occidental, ce qui suggère de nouvelles recherches sur les contacts culturels.

Il y eut des cas d'Africains partis d'Afrique du Nord-Est et de la côte swahilie vers l'Asie qui, après leur libération, sont retournés en Afrique. Dans les années 1870, de tels rapatriements à partir de Bombay furent organisés principalement à l'initiative de la Société de l'Église missionnaire. D'autres Africains sont aussi revenus dans leur continent d'origine à partir d'autres pays asiatiques tels que le Yémen et le Pakistan. Ils se réinstallèrent le long des côtes du Kenya et du Mozambique, ainsi qu'à Zanzibar. Ces retours se sont déroulés

en une seule génération et il s'est agi de mouvements volontaires. Ces Africains du retour étaient particulièrement recherchés par l'administration coloniale parce qu'ils parlaient anglais en plus de l'une ou l'autre langue asiatique et aussi parce qu'ils avaient une certaine familiarité avec les cultures européenne et asiatique. L'article de Clifford PEREIRA, boursier de la Société géographique royale d'Angleterre, s'intéresse à une de ces communautés qui est restée chrétienne dans un contexte musulman. Des descendants des Africains de Bombay qui ont été rapatriés en Afrique se sont intégrés dans la société africaine du Kenya moderne.

La circulation maritime sur l'océan Indien suivait la direction des vents de moussons. Il était possible de naviguer d'Afrique orientale vers l'Asie entre avril et septembre et de revenir d'Asie vers l'Afrique entre novembre et février. En utilisant les vents de moussons, les dhows arabes reliaient l'Afrique de l'Est à l'Arabie, la Perse, l'Inde et à d'autres contrées du monde de l'océan Indien. Les Africains qui ont migré vers l'Est ont traversé une variété de systèmes linguistiques, religieux et sociaux. Ils ont vécu parmi des systèmes islamiques, chrétiens, hindous et bouddhistes, et dans plusieurs régions de l'Inde. Leurs descendants vivent encore dans plusieurs régions d'Asie. Les contributions des Africains dans la construction des sociétés asiatiques méritent de nouvelles études. Bien que les documents historiques soient importants, ils ne reflètent pas toujours les flux et le dynamisme des mouvements de population, les inter-actions culturelles et leurs conséquences. Plus on identifiera de communautés Afro-Asiatiques et plus la tradition orale pourra servir la recherche historique. C'est très important pour les Afro-Asiatiques dont l'histoire peut ne pas avoir produit de documents écrits. Et il est tout aussi important que la communauté scientifique entreprenne des recherches sur les Africains en Asie, les spécialistes ayant la tâche d'écrire l'histoire du silence.

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude à monsieur Jean-Marc MASSEAUT, au comité de rédaction des Cahiers des Anneaux de la Mémoire et à l'association des Anneaux de la Mémoire de Nantes, pour avoir bien voulu publier en français, au sein de leur revue, cette série d'articles de spécialistes de TADIA (La Diaspora Africaine en Asie).

Poursuivons cet avant-propos par la présentation des auteurs que nous avons ajoutés à ceux du laboratoire TADIA.

À travers tous les thèmes évoqués dans ces articles, on peut comparer l'esclavage des Africains vers les pays de l'océan Indien à l'histoire du monde atlantique. Cependant tout n'est pas identique. Les esclaves et les émigrés ont trouvé au Nouveau Monde des sociétés amérindiennes peu peuplées et en tragique déclin, et une société coloniale européenne, dominante, récente et en fulgurant développement. Ce n'était pas le cas des pays bordant l'océan Indien qui a reçu la diaspora africaine. Tout d'abord les contacts entre l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie sont très antérieurs à l'expansion européenne. Mais surtout, les Africains ont trouvé depuis le Moyen-Âge des sociétés ancestrales dotées de fortes structures et de solides traditions. Là, le rôle des Africains et leur intégration ne fut pas identique à leur situation au Nouveau Monde. Il faut donc s'instruire de la diversité des formes d'esclavage et des sociétés rencontrées par la diaspora africaine.

C'est ce débat que propose Gwyn Richard CAMPBELL qui analyse la notion de diaspora. Il s'interroge sur les formes spécifiques des esclavages dans le monde de l'océan Indien et sur la spécificité des héritages que les esclavages ont légués aux sociétés traditionnelles du Moyen-Orient et de l'Asie.

Le Sud-Ouest de l'océan Indien illustre bien l'importance des déplacements de population à travers cet océan. Lorsque les Français s'installèrent dans les îles comoriennes, ils prirent la suite de peuples venus d'Afrique et même d'Indonésie, au cours des siècles. Jacques CHEREL nous décrit l'expérience esclavagiste de ces îles situées dans le canal de Mozambique sur la route des Indes entre l'Afrique et Madagascar, mais aussi à proximité de Zanzibar, fournisseur d'esclaves, et des Mascareignes françaises, consommatrices d'esclaves. Il nous rappelle les implications de l'activité maritime et industrielle nantaise dans cette zone et là encore le passé cosmopolite et esclavagiste a laissé de nombreux héritages qui relèvent de l'histoire mondiale et de la spécificité de cette partie de l'océan Indien.

C'est dans cette zone, entre Madagascar et les Mascareignes, sur l'île des Sables appelée plus tard l'île Tromartin que vint s'échouer en 1761 le navire négrier français L'Utile. À l'occasion de ce naufrage, Max GUEROUT évoque le débat philosophique sur l'esclavage qui prévalait au XVIII^e siècle. La tragique aventure des esclaves rescapés

de ce naufrage a nourri l'imaginaire de cette époque et interpellé les théories esclavagistes. Il évoque aussi et apporte d'intéressantes précisions sur un aspect particulier de la traite européenne dans le Sud-Ouest de l'océan Indien. Des navires venus d'Europe pour acquérir en Afrique orientale des captifs destinés aux Amériques profitaient de leur séjour pour participer à la traite dans l'océan Indien avant de repartir vers l'Atlantique. Il y a là une recherche à approfondir.

Max GUÉROUT et le Groupe de Recherche en Archéologie Navale viennent d'achever une importante mission de fouilles sur l'épave de l'Utile. L'histoire du naufrage et de l'aventure des rescapés, le journal de la mission archéologique et divers outils pédagogiques sont disponibles sur le site internet www.archeonavale.org/Tromelin.

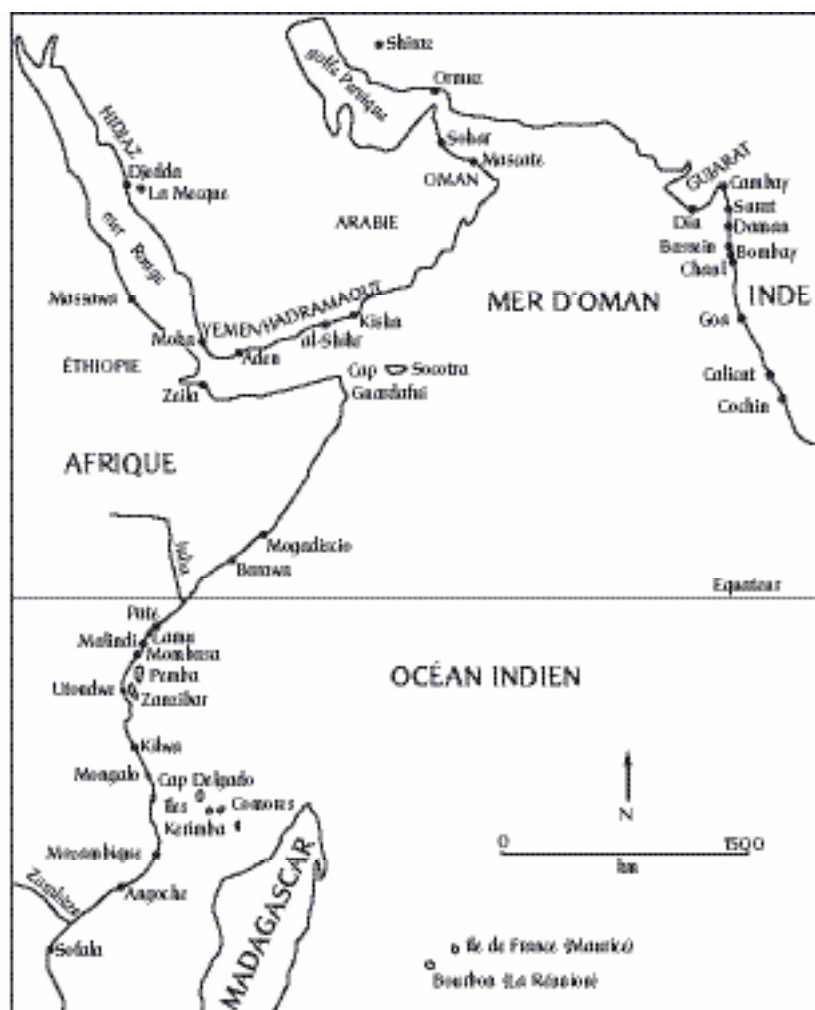
Sur la route de l'océan Indien les navires venus d'Europe contournaient l'Afrique du Sud. La province et la ville du Cap devinrent rapidement des destinations pour les exilés et les colons d'Europe. Les Hollandais, les protestants français puis les Britanniques amenèrent dans la province du Cap des esclaves, des engagés, des immigrants venus de l'Afrique orientale et de certaines régions d'Asie par les routes maritimes qu'ils utilisaient déjà. La population sud-africaine n'est pas seulement originaire de l'Afrique du Sud elle-même et de l'Europe, mais aussi de l'océan Indien. Elle a aussi construit cette nation dont on connaît le combat contre l'apartheid au XX^e siècle. Mais auparavant il y eut d'autres combats émancipateurs. C'est ainsi que Nigel WORDEN nous montre combien l'abolition de l'esclavage fut lente et difficile et comment ses succès et ses échecs retentissent encore aujourd'hui. L'insoumission des travailleurs serviles ou forcés, les violents conflits entre les anciens colons et les immigrants nouveaux venus, le développement des capitalismes agraires et industriels, la prolétarianisation plus ou moins réelle des travailleurs devenus libres, l'humanisme et les pratiques contradictoires d'abolition de l'esclavage et du travail forcé ont façonné le long processus inachevé d'émancipation de cette société.

L'Afrique du Sud rassemble les mœurs et les pratiques de populations venues de l'Atlantique et de l'océan Indien sur une terre d'Afrique millénaire. L'expérience de cette société doit être connue tant elle est instructive.

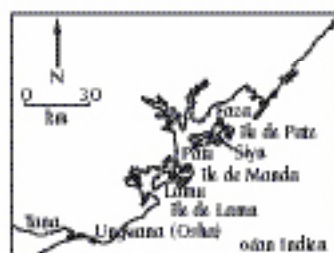
Ainsi, avec ce numéro et grâce à la généreuse contribution des auteurs que nous publions chaque année, les Cahiers des Anneaux

de la Mémoire s'efforcent à nouveau d'atteindre deux objectifs: la reconnaissance et la connaissance. Reconnaissance de la réalité des oppressions vécues, et nécessité de connaître toute la diversité des traites et des esclavages à travers le monde pour savoir à quel point l'organisation esclavagiste du travail des femmes et des hommes fut considérable dans la très longue histoire de la mondialisation et à quel point c'est toute l'humanité d'aujourd'hui qui en est héritière.

Jean-Marc MASSEAUT
directeur de rédaction



L'AFRIQUE ORIENTALE ET L'OcéAN INDIEN, 1500 - 1750



L'ARCHIPEL DE LAMU



LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR ET LES COMORES

